

L'Orgue philharmonique

Toucher avant de plaire

Paul Kayser transcende le grand orgue Schuke, complet et démonstratif



L'organiste Paul Kayser à la Philharmonie.

(PHOTO: GREBSEBILLE)

PAR PIERRE GERGES

Pour tout musicien, fût-il l'improvisateur le plus acharné, le passage à la Philharmonie constitue une étape qui ... ne s'improvise pas. Sorti de ses vertes années, Paul Kayser impose à son jeu la réflexion sans pour autant renier cette part d'impertinence susceptible de rendre pertinentes bien des rencontres artistiques.

Cet indomptable talent poursuit toujours un équilibre symbiotique entre l'effacement et l'affirmation du moi, une indéfectible rigueur interprétative mâtinée de quelques débordements libérateurs offerts par le dévouement improvisateur. Ajoutons que cet itinéraire d'équilibriste aspire dans un même geste à rapprocher les sensibilités allemande et française, les idiomes baroque et romantique, les expressions intimiste et orchestrale, qui peut faire jaillir comme ex nihilo de la délicatesse la plus émouillante les envolées pathétiques les plus effrénées. Paul Kayser n'est pas l'homme des demi-mesures, des tergiversations esthétisantes ni des concessions anesthésiantes: ses options s'affichent clairement

et se concrétisent sans état d'âme mais avec un esprit toujours en éveil.

Nous ignorions qu'il fallait une témérité presque suicidaire pour oser des œuvres archiconnues comme la célèbre toccata et fugue en ré mineur de qui vous savez. Aussi saluerons-nous de telles «transgressions» comme extrêmement louables même si, pour ce portique introductif, les choix (de registration et de dramaturgie) n'avaient pas encore atteint leur degré d'intensité optimal. Tout comme le découpage en triolets de la guirlande de perles dans la non moins célèbre cantate se débitait de manière trop systématiquement uniforme et que la profonde probité chorale des variations improvisées connotait une subtilité peut-être trop oratoire pour élever les âmes d'une salle de concert.

Une fraîcheur aussi séduisante qu'inattendue

En revanche, l'adhésion fut ininterrompue à partir d'un Tournemire que rien, a priori, ne destinait à ce lieu. Cette figure (que son mysticisme modal tend même à bannir des récitals à l'église) s'accommoda

à merveille du tranchant sans concession qu'on lui appliqua ici. Et que dire de ces irrésistibles variations de concert (Bonnet), assénées avec une puissance (dynamique et de caractère) inédite dans cette salle ainsi que d'une rhapsodie régérienne assortie d'une fraîcheur aussi séduisante qu'inattendue et jusqu'à cette improbable incursion auprès d'un avatar américain (Horatio Parker) du bienheureux Lefébure-Wély ?

La solidité du métier de cet improvisateur invétéré paraît telle que le choix d'un thème sans doute populaire (mais pas dans le sens le plus noble du terme) peinait à intégrer un discours souvent décalé pour convenir à une rengaine dont chaque occurrence prêta à sourire. Et sans doute les élaborations, altérations et autres renversements de cette ritournelle auraient-ils gagné à intervenir plus tôt pour rendre certaines de ces variations vraiment... renversantes.

Quant aux meilleures cependant, malicieuses, taquines et diaboliques à souhait, elles révélèrent un schertziste intarissable, décapant, habile orfèvre quelle que fût la trivialité du matériau à travailler.

Trésors de

Huit siècles d'échanges

PAR SOPHIE GUINARD

Le Musée du Palais impérial à Pékin prête au Musée du Louvre cent trente de ses précieux chefs-d'œuvre, jamais encore sortis de Chine. Peintures, vêtements, meubles, céramiques, bronzes, jades, laques et autres émaux datant des dynasties Jin, Yuan, Ming et Qing, ces objets sont non seulement l'expression du système rituel et de l'artisanat national mais aussi des influences croisées entre deux civilisations. Voyage fascinant dans l'Empire du Milieu...

... mais parcours éclaté en trois espaces distincts du musée, correspondants aux trois axes principaux de l'exposition. Le premier, dans les salles d'histoire du Louvre, intègre dans la chronologie de l'histoire générale du palais royal des «cabinets chinois», cette présentation judicieuse permettant de mémoriser plus aisément les périodes historiques chinoises. Des lettres de chancellerie envoyées par les Khans mongols à Philippe le Bel proposant des alliances diplomatiques et militaires pour prendre les musulmans en tenailles témoignent d'échanges dès la fin du 13^e siècle.

Les principaux souverains chinois sont présentés, en miroir des rois de France, avec quelques objets emblématiques: les tablettes funéraires en jade de l'empereur fondateur de la dynastie Ming, au début du 15^{ème} siècle; des porcelaines, que les occidentaux ont pendant longtemps importées faute d'en connaître la recette, n'hésitant pas à les adapter à leur intérieur comme en témoigne la fontaine de porcelaine turquoise de Marie-Antoinette agrémentée de bronze doré; des objets en laque saisissants de perfection - polissage, gravure, composition, couleur -.

Les portraits, qui sont présentés en grand nombre, autorisent une comparaison entre le portrait en Orient et en Occident et permettent



de mesurer l'influence occidentale sur le portrait en Chine. Prenons l'exemple de deux représentations de l'empereur Kangxi (1662-1722): caractéristique des souverains qui se mettent en scène, le grand portrait en soie sur rouleau est très codé, sophistiqué, il n'y pas d'effet de

L'artiste

Les élucubrations d'Aïda

PAR NATHALIE BECKER

Faire un parallèle humoristico-cynique entre la vie d'artiste et celle du poulet, il fallait oser. C'est à Aïda Schweitzer que revient le mérite d'avoir eu cette audace. Toutefois, il est nécessaire de préciser que cette autodidacte fêve d'art contemporain ne recule devant rien afin d'obtenir, à l'instar du volatile en question, le précieux label rouge qui attestera la qualité supérieure de ses productions par rapport aux produits courants de même nature.

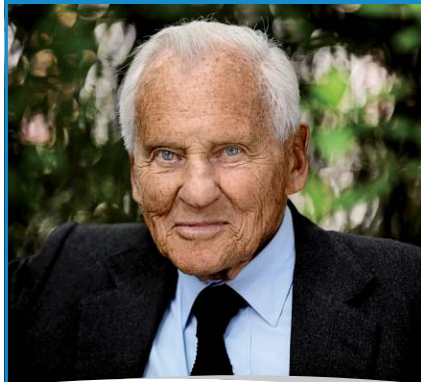
Un ancien proverbe turc nous enseigne que «pour l'artiste, l'art est caché sous un brin d'herbe; pour le profane, sous une montagne». Alors, pourquoi ne pas laisser Aïda Schweitzer chercher son inspiration dans le poulailler? Il est vrai, comme le précise l'intitulé de l'exposition, que «la vie de poulet n'est pas facile!». Le pauvre gallinacé subit tous les outrages: l'élevage en batterie, la promiscuité, les antibio-



Une bouffonnerie et une allégorie de la vie

tiques pour le doper puis la plumaison, l'embrochage, le désossage, la panure et parfois même on exige de

Conférence organisée par la Ville d'Esch-sur-Alzette et l'Institut français du Luxembourg



«Qu'ai-je essayé de faire?»

Jean d'Ormesson

Romancier, chroniqueur et journaliste

le mercredi 16 novembre 2011 à 19h

au Théâtre Municipal de la Ville d'Esch-sur-Alzette

Inscription au +352 54 03 87 ou
reservation@theatre.villeesch.lu

nombre limité de places - réservation obligatoire - entrée gratuite

avec le soutien de
l'Association Victor Hugo